

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes
(mars – mai 2008)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : ph.didion@orange.fr

Les belles phrases du trimestre. « Sans ailes, il n'y a pas d'avion », Erik Orsenna, *A380* (Fayard).

« Le présent n'est qu'un plongeur dont nous fusons sans cesse pour mille voyages, autres rivages dont nous ramenons un souvenir rêvé de l'éternité », Patrick Grainville, *Le Figaro littéraire* du 20 mars.

« Le plus court chemin entre deux points reste le zigzag », « Pour freiner il faut parfois accélérer », « On ne retient bien que ce qu'on lâche à temps », « Qui a dit que c'est en cherchant à rejoindre un but qu'on l'atteint effectivement ? », Alexandre Jardin, *Chaque femme est un roman* (Gallimard).

Incipit de *Ma mère, à l'origine* d'Emmanuel Pons (Arléa) : « Ma mère est morte. L'autre bonne nouvelle, c'est qu'elle est morte riche. »

Brosse à reluire. *Le Figaro Magazine* (1^{er} mars) est plein de mansuétude pour *La grenade et le suppositoire*, recueil de chroniques de Jean Dutourd (Plon) : « On disait d'Edith Piaf qu'elle arriverait à émouvoir en chantant le *Bottin*, Dutourd c'est pareil : quel que soit son sujet, il emporte le morceau. »

Le même supplément (8 mars) est à genoux devant la virtuosité d'Erik Orsenna dans *La Chanson de Charles Quint* (Stock) : « Et puis on ne sait par quelle magie, l'auteur passe, dans une même phrase, du "je" ou "il" en évoquant toujours ce frère aîné sans que cela perturbe le moins du monde le lecteur [On suppose qu'il passe du "je" au "il"]. Enfin, Erik Orsenna, l'immortel qui a déjà rendu si vivants la grammaire, les accents et les subjonctifs, montre cette fois son goût pour le futur antérieur : un temps qui allie le passé et l'avenir. »

Le coin des cuistres. « L'irruption de la mort, de l'effroi, du deuil, Hélène et le narrateur de *Fleurs de tempête* [Philippe Le Guillou, Gallimard] en feront l'apprentissage ensemble, coeurs et âmes "concordées", comme si les reliait une mystérieuse élection réciproque, ou un lien gémellaire secret dont l'origine serait à chercher du côté des paysages qu'ils ont en partage : l'extrême pointe de la Bretagne, Brest et sa lumière toute vénitienne pour qui sait la regarder... » *Télérama* du 9 avril.

Libération sur *Rétro* d'Olivier Bouillère (P.O.L.) : « Il ouvre surtout à une temporalité nouvelle et à la subjectivation qui s'en suit, plonge le doigt dans l'antimatière qui constitue notre monde *hic et nunc*, même si "à un moment il faut accepter de revêtir une certaine forme d'existence." Rien de moins inactuel que *Rétro*. »

« On ne se détache pas facilement de ce roman en oxymores, rugueux et tendre, dont la phrase sèche comme un cœur essoré pondère le lyrisme des images nourries à la force du large », *Madame Figaro* (10 mai) sur *Les Déferlantes* de Claudie Gallay (éditions du Rouergue).

« Comme on l'a dit de Baudelaire, il "pétrarquise sur l'horrible". Lame étincelante au service d'une autopsie de ses cancers intérieurs, il en tire comme toujours, mais avec un raffinement de cruauté et des vibrations encore inédites, des musiques et des flamboyances », *Le Figaro littéraire* (17 avril) sur *Eau-de-Feu* de François Nourissier (Gallimard).

Mots doux. « On voit par là que l'apocalyptique Millet [prénom Richard, *L'Opprobre. Essai de démonologie*, Gallimard) ne se contente pas de fréquenter les Psaumes : il doit les sniffer, seule explication à ces dommages collatéraux », Pierre Assouline, blog, 12 avril.

Raphaël Sorin sur son blog (6 mars) à propos du *Dictionnaire amoureux de la France* de Denis Tillinac (Plon) : « Allons, soyons chic, tout ou presque est à remanier, à corriger, à amender dans ce *Dictionnaire amoureux*. »

Rubrique En panne du *Figaro Magazine* à la date du 8 mars, sur Camille Laurens, *Tissé par mille* (Gallimard) : « Comme un enfant qui s'échine à attirer les regards, elle minaude pour aligner des lieux communs dans une langue lourde et vulgaire au service d'un vide qui doit lui servir de pensée et d'esthétique [...] Camille Laurens, nouvelle baderne des lettres. »

Le Figaro littéraire (13 mars) s'en prend aux Glucksmann père et fils, auteurs de *Mai 68 expliqué à Nicolas Sarkozy* (Denoël) : « C'est la rencontre de l'infantilisme prolongé (le père) et de la sénilité précoce (le fils). Mais ne dégoûtons pas le lecteur : leur livre à quatre mains, où l'on voit glisser les ombres de Vadius et de Trissotin, est à hurler de rire. C'est passe-moi la rhubarbe et je te passerai dans la France d'après. » Les mêmes ne sont guère mieux traités par *Le Monde des livres* du 21 mars : « Un texte ou le dialogue intergénérationnel n'occupe en fait que quelques pages, se réduisant à une interview du père par le fils sur le mode : "Dis papa, pourquoi tu soutiens Nicolas ?" Page après page, ensuite, le lecteur étouffe entre deux monologues parallèles, aussi suffisants l'un que l'autre, dans la pire tradition de l'essayisme poseur. Tristesse. »

« Saussure au petit pied, Littell [Jonathan, *Le Sec et l'Humide*, Gallimard] se lance dans des tentatives de décryptage du discours degrellien qui ne frisent pas toujours le ridicule : elles sont ridicules », *Le Figaro Magazine*, 12 avril.

Madeleine Chapsal n'est plus en odeur de sainteté au *Figaro Magazine* (19 avril) : « Chère Madeleine, vous publiez votre soixante-dix-neuvième livre, c'est bon, nous rendons les armes. Votre dernier opus est une enfilade de lieux communs où les femmes sont stupides et futiles, les hommes fats et veules, où la vulgarité le dispute à la méchanceté, qui tient lieu chez vous de psychologie. »

De même, on a connu *Le Figaro littéraire* (24 avril) plus indulgent pour Alexandre Jardin (*Chaque femme est un roman*, Grasset) : « Alexandre Jardin fut un jeune homme très talentueux dont la fantaisie avait pour les lecteurs le goût de la fraîcheur à laquelle on pardonne tout. Devenu adulte, il caracole sur le même chemin mais sa légèreté s'est alourdie comme un jeune homme s'empâte lorsqu'il vieillit. »

« Effet moral secondaire : la *Valse lente des tortues* [Katherine Pancol, Albin Michel] est si bête qu'on préfère la honte privée de se sentir snob en le cachant à celle, publique, de l'ouvrir devant les autres », *Libération* du 22 mai.

Eau de rose. Hélène, héroïne de *Fleurs de tempête* (Philippe Le Guillou, déjà cité) « accouche d'une petite Marie qu'elle surnomme Fleur de tempête. Car la vie est une tempête de bonheur et une flamboyante fleur », *Le Figaro littéraire* du 6 mars.

Saintes écritures. « Nous occupons désormais, sur l'échelle des espèces, la position intermédiaire entre l'homme et la merguez », *Le Tibet sans peine* (Pierre Jourde, Gallimard).
Appréciation du *Figaro littéraire* (6 mars) : « L'auteur de *La Littérature sans estomac* a appris le bouddhisme par les pieds. »

Le Figaro Magazine (8 mars) : « En 2008, année jubilaire, sept à huit millions de pèlerins sont attendus à Lourdes. Parmi eux, une étrange paroissienne : Alina Reyes [*La Jeune Fille et la Vierge*, Bayard]. Romancière, elle s'était fait connaître par des textes d'un érotisme débridé. Dans un récit où la fiction se mêle aux aveux, elle raconte son évolution, jugeant que "la question de Dieu" est "le point aveugle" de son histoire. "Je t'admire beaucoup, Bernadette", s'écrie-t-elle aujourd'hui. Lourdes est la ville de tous les miracles. »
Sur le même livre *Le Figaro littéraire* (20 mars) : « Son intuition lui a dicté des passages enthousiasmants sur la Résurrection, la souffrance. "Ni fin ni début, c'est le propre de l'être entré dans l'infini", écrit-elle à propos de son texte. Malheureusement, le lecteur peine par moments à suivre les méandres de son inspiration. »

Meilleures ventes. *Le Figaro* a une grande tendresse pour Katherine Pancol, qui publie *La Valse lente des tortues* (Albin Michel). Le 7 mars, le quotidien fait un parallèle entre la dame et Anna Gavaldà (*La Consolante*, Le Dilettante), rappelant que la première a précédé la seconde « dans le cœur des lectrices et sur la liste des best-sellers [...] Anna Gavaldà « allait encore à l'école quand Katherine Pancol publiait son premier roman : une différence de génération sensible dans leurs ouvrages - l'une a la fraîcheur piquante d'une trentenaire, l'autre la maturité compatissante de la cinquantaine. Gavaldà est rêveuse, plutôt aristo-bohème. Pancol, romancière réaliste, fine psychologue, connaît bien la bourgeoisie aisée du XVI^e arrondissement. » Le lendemain, rebelote : « Depuis la sortie, il y a huit jours à peine, de son nouveau roman, Katherine Pancol a reçu six tortues, offertes par des lecteurs. Elles ont aussitôt rejoint, dans son salon et son bureau, les trente crocodiles en peluche, en verre filé et pâte d'amande, qui lui ont été adressés après la parution de son précédent livre, *Les Yeux jaunes des crocodiles*, vendu à plus de cinq cent mille exemplaires. » *Le Figaro Madame* du même jour donne quelques clés au lecteur désireux de prendre le Pancol Express en cours de route en résumant l'épisode précédent : « Si vous avez raté le début : dans *Les Yeux jaunes des crocodiles*, premier tome de cette saga, Joséphine perd son mari, mangé par un crocodile en Afrique, où il s'était enfui avec la shampoineuse (à moins que ce ne soit l'esthéticienne), mais gagne une gloire sonnante et réverbérante en publiant un livre sous le nom de sa sœur..., la belle Iris, manipulatrice et éthérée, qui semble avoir tout bon dans la vie. Marcel, leur beau-père riche et plouc, fait un enfant à sa secrétaire. Les deux filles de Joséphine virent à l'adolescence [...] Dans *La Valse lente des tortues* la suite, donc -, on apprend que l'enfant de Marcel est un ange en mission (si, si !), que la secrétaire devenue respectable se fait marabout, que les ados découvrent l'amour et ses affres tandis que Joséphine s'éprend du mari de sa sœur, le tout sur fond de polar de copropriété, car après une suite d'assassinats dans le quartier on découvre un cadavre dans l'immeuble. » Pourvu que les lecteurs ne se mettent pas à envoyer des cadavres. En ce qui concerne Anna Gavaldà, *Marie France* (mai) est peut-être le magazine le plus sage puisque son critique n'a pas dépassé la couverture : « Elle a même dessiné la couverture, des croquis pour construire un abri pour les oiseaux. Et tout est là, la quête du bonheur made in Gavaldà, avoir un joli nid, bien à soi, pour abriter sa famille, ses amours, ses amis. » *Libération* (10 avril) va un peu plus loin : « nager dans ses longs

dialogues, c'est souvent comme lire des bulles au mutisme bavard [...] On ne secouera pas les personnages de Gavalda, la lecture de leurs aventures est trop tiède, trop complaisante à elle-même ; mais parfois, pour se réveiller, on aimerait leur mettre un bon coup de pied au cul. » *Le Monde des livres* se livre à une analyse stylistique (21 mars) : « On peut se lasser, en revanche, du style haché, sautillant d'Anna Gavalda, qui affectionne les lignes d'un seul mot. Etait-il opportun de remplacer les classiques "dit-elle" ou "lança-t-il" par d'incorrects "m'égayai-je", "se malmena-t-elle", "langoura-t-elle" ou "lugubra-t-il" ? » Et « pardon, péta-t-il », c'est du Gavalda ?

Cuisine littéraire. *Le Figaro littéraire* du 3 avril nous apprend que Frédéric Beigbeder est parti se mettre au vert une semaine dans les Pyrénées-Atlantiques. « Pendant son séjour, Frédéric Beigbeder s'est fait guider, partant à la chasse aux traditions locales, comme celle de la "musette", dans laquelle les travailleurs mettaient leur casse-croûte (avec la gamelle, et un pot pour chaque plat). Le dandy parisien voudrait-il adoucir son image en injectant un peu de terroir dans son œuvre ? » Après la musette et la gamelle, Beigbeder pourrait bientôt partir à la recherche de la fourchette et de la serviette à carreaux.

Le Figaro Magazine du 19 avril nous met en appétit avec le résumé d'*Une vie en échange* de Lorraine Fouchet (Robert Laffont) : « Parce que Sylvia, jeune patronne d'un restaurant italien, vient de sauver la vie d'une de ses clientes, étouffée par une grosse crevette, sa vie prend un tour très singulier. Tout à coup, son quotidien, naguère simple et agréable, devient étrange et menaçant. Qui donc a vendu des tortellini qui ne veulent pas cuire ? »

Madame Figaro du 24 mai : « Tel Poilâne son pain, Cérésa [François, *La terrible vengeance du chevalier d'Anzy*, Plon] cuit ses romans de cape et d'épée à l'ancienne. »

Chanson. La chronique de Claude Duneton dans *Le Figaro littéraire* (21 avril) prend une nouvelle fois des accents patriotiques. L'objet du délit : la France sera représentée au prochain concours de l'Eurovision par une chanson en anglais. « C'est un petit Montoire transporté à l'échelle de la planète qu'on nous offre, avec des conséquences infinies ». Les responsables de cette décision « n'ont aucune idée de l'humiliation que vont éprouver des millions de francophones à travers le monde [...], des centaines d'entre eux pleureront de vraies larmes d'être ainsi bafoués, méprisés, ridiculisés [...]. Que se lèvent les fusillés des fossés de Vincennes que l'on accusa d'avoir trahi – et les poilus de tout grade, cohortes fantomatiques de fantassins; qu'ils demandent : "Pourquoi la France a-t-elle pris notre jeune vie ? Par mascarade ? Nous avons été sacrifiés à une chienlit ?" La honte... » Entre ici, Joe Dassin...

Enigmatique. D'après *Le Figaro Magazine* (26 avril) les personnages de *La danse des obèses* (Sophie Audouin-Mamikonian, Robert Laffont) possèdent une forme de visage qui « donnait une nouvelle signification au mot ovale. »

Brèves. L'écrivain Thomas Gunzig et son éditeur Luc Pire, opposés au sujet des droits d'un livre, ont réglé leur différend au cours d'un combat de karaté dans les allées de la Foire du Livre de Bruxelles le 6 mars.

Portrait express de Didier Daeninckx dans *Le Figaro Magazine* du 5 avril : « Né en 1949. Venu au roman grâce à Raymond Barre, meilleur économiste de France, qui fit voter une loi indemnisant les chômeurs, un temps, à hauteur de 110 % de leur salaire. »

Echo du *Figaro Magazine* (21 avril) : « Pour se délasser entre deux déplacements de soutien aux candidats du FN aux municipales, Jean-Marie Le Pen a relu avec plaisir *Les Mémoires de Zeus*, de Maurice Druon. »

En résumé. « Jérôme aime toujours Camille, avec laquelle il a couché l'été précédent. Elle l'aime aussi, mais ils ne s'aiment pas de la même façon. D'ailleurs, elle doit épouser un fils de famille qui porte des blazers, soutient Philippe de Villiers et a peur de rester vieux garçon. Jérôme, lui, n'en fait qu'à sa tête. Il n'a pas envie d'entrer dans le rang. Le mariage, très peu pour lui. L'ambition, la carrière, il laisse ça aux autres », *Des garçons qui tremblent* de Stéphane Hoffmann (Albin Michel) résumé par *Madame Figaro* le 24 mai.

Mot de la fin. Pas de bonne chronique sans une phrase d'Hélène Cixous. Celle-ci est issue d'une chronique du *Monde des livres* en date du 24 mai : « La nuit je vis sous On, je vois en contrebande, je goûte le mal sous le masque, il y a orgie d'aveux et tandis que je reste fidèlement aveugle à travers l'aveu même, je suis tout avouée tout s'avoue, tout m'est avoué sans que rien n'ait jamais échappé à la garde de l'inavouable. Je crois tout ce qu'ils m'arrivent. Comme il fait pur clair et intrépide dans le Vent de la Nuit ! » Comme disait Paulin Gagne dans *L'Unitéide* :

Soûls, rions tous !
Oui, sourions tous !